

*Historique du 46^e Régiment
d'Infanterie Source : BDIC et
Mémorial Genweb
Transcription intégrale – Luc Schappacher – 2014*



HISTORIQUE

DU

46^E RÉGIMENT D'INFANTERIE



Plutôt Mourir que Faillir

Historique du 46^e Régiment d'infanterie

FORMATION

Le 46^e d'aujourd'hui a 275 ans d'existence. Il est formé sous le titre de : MAZARIN FRANÇAIS, en 1644, au commencement du règne de Louis XIV.

Il reçoit le baptême du feu sur les bords du Rhin, en Alsace, et c'est sur les Allemands qu'il remporte sa première victoire : Fribourg.

BRETAGNE — CAMPAGNE D'ALSACE

En 1651, le régiment prend le nom de BRETAGNE, qu'il conserve jusqu'à la Révolution. Il prend part à toutes les campagnes de l'ancienne monarchie et son drapeau porte une fière devise : « Plutôt la mort que la honte ».

BRETAGNE est de cette immortelle campagne d'Alsace (1674- 1675), par laquelle le glorieux de Turenne donna cette belle province à la France.

Le souvenir de Turenne doit être cher aux soldats du 46 et à tous les soldats de France. N'oublions jamais la fière consigne qu'il donna à ses troupes : « Pas un homme de guerre en France ne doit demeurer en repos tant qu'il y aura un Allemand en Alsace. »

RÈGNES DE LOUIS XV ET LOUIS XVI

Sous le règne de Louis XV, BRETAGNE combat en Bavière, en Autriche, en Provence contre les Allemands, les Autrichiens et les Anglais.

Sous Louis XVI, alors que la France toujours généreuse aide les colonies anglaises à conquérir leur indépendance, notre régiment s'empare de la forteresse de Port-Mahon dans l'île de Minorque. Il compte alors pour la première fois dans ses rangs le soldat qui devait illustrer pour toujours le 46 : LA TOUR D'Auvergne.

Parmi les jeunes officiers, il a aussi DESAIX, alors sous-lieutenant.

GUERRES DE LA REPUBLIQUE ET DE L'EMPIRE 1789-1815

La Révolution éclate.

En 1790, le régiment de Bretagne change son vieux nom contre celui de 46^e régiment de ligne, puis contre celui de 46^e demi-brigade de bataille.

En 1793, la 46^e demi-brigade est de nouveau sur la terre d'Alsace envahie ; l'ennemi est toujours le même : l'Allemand. Un grand et noble chef, le général Hoche, conduit notre demi-brigade à la victoire.

Après une série de glorieux combats dans les Vosges, sur les lignes de Wissembourg où Desaix, devenu adjudant-général, est au premier rang, les Allemands sont de nouveau chassés et l'Alsace est de nouveau délivrée.

La 46^e demi-brigade prend part à la campagne d'Italie (1794- 96). Elle combat contre les Autrichiens et les Piémontais. En 1796, elle est sous les ordres du général Bonaparte, le futur empereur Napoléon 1^{er}. Mais très éprouvée par la maladie, elle doit quitter l'armée d'Italie.

On retrouve la 46^e en Belgique en 1798. A Ostende, cinq de ses compagnies font échouer une attaque des Anglais bien supérieurs en nombre. Le gouvernement du Directoire adresse ses félicitations au colonel Forty, chef de la 46^e, dans ces termes :

« Avant d'effectuer leur descente, les Anglais vous avaient comptés. Ils avaient cru pouvoir se hasarder au nombre de trois mille contre trois cents que vous étiez. Ils avaient mal calculé et leur élite devait mettre bas les armes devant celles de vos braves. »

L'année suivante, la 46^e est à l'armée du Danube, elle prend une part glorieuse à la bataille de Stokach, puis elle est dirigée sur la Suisse, amenant dans les rangs de l'Armée d'Helvétie le glorieux La Tour d'Auvergne.

Masséna, qui commande l'armée, sauve la patrie menacée par les Autrichiens et les Russes. Dans les journées de Zurich, au bord du lac de ce nom, aux pieds des hautes montagnes couvertes de neige, les grenadiers de la 46^e, en tête desquels marche La Tour d'Auvergne, s'illustrent une fois de plus (25 et 26 septembre 1799). Quelques jours après ils se retrouvent en face des Russes, à Dusingel, et leur prennent cinq drapeaux et deux canons.

La campagne de 1800, en Allemagne, est peut-être la plus glorieuse pour la 46^e demi-brigade. A Engen, à Moeskirch, elle enfonce les Autrichiens ; à Hochsted, ses hommes passent le Danube sous les feux de l'ennemi ; mais, le 27 juin, le succès d'Oberhausen est chèrement payé. Forty, le chef de la 46^e, est tué, et, peu après, La Tour d'Auvergne, qui combattait au premier rang, tombe percé d'un coup de lance.

Sa mort est un deuil pour toute l'armée ; des honneurs spontanés, que Bonaparte, devenu premier consul, ratifie plus tard par décret, sont décernés au premier Grenadier de France, tombé au Champ d'honneur.

Le cœur du héros, porté dans une urne d'argent, devait être constamment porté par un fourrier de la 46^e. Cette glorieuse relique allait être le témoin de nouveaux exploits de la 46^e demi-brigade. Au mois de décembre 1800, elle prend une part active à la belle victoire de Hohenlinden.

En même temps que Bonaparte devient l'empereur Napoléon 1^{er}, la 46^e demi-brigade devient le 46^e régiment d'infanterie (1804). Le régiment fait partie du quatrième Corps d'Armée, commandé par le maréchal Soult.

En 1805, il quitte le camp de Boulogne, marche avec la Grande Armée contre les Autrichiens, fait la campagne d'Ulm et entre à Vienne, capitale de l'Autriche. A la bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805), le 46^e reçoit la rude mission de gravir les pentes du château de Bratzen, centre de la position ennemie.

La lutte est acharnée ; le 46 une fois arrivé sur le plateau doit soutenir l'effort de toute la gauche russe. Il la culbute dans les étangs gelés dont la glace a été brisée à coups de canon et où se noient des centaines d'ennemis. La Grande Armée prend à Austerlitz 23.000 prisonniers, 180 canons et 50 drapeaux. L'empereur adresse à ses soldats une proclamation se terminant ainsi :

« Il vous suffira de dire : — J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on vous réponde voilà un brave. »

Après les Autrichiens et, les Russes, le 46^e se rencontre avec de nouveaux adversaires, les Prussiens. Ceux-ci sont écrasés à la bataille d'Iéna (14 octobre 1806). Le 46^e prend une grande part à la bataille puis poursuit l'armée prussienne, entre Lubeck et à Berlin, la capitale de la Prusse.

En 1807, le régiment est en Pologne. Eylau, Königsberg, sont autant de noms glorieux pour le 46. A Eylau, le 46 soutient une lutte acharnée, il perd un grand nombre d'officiers et de soldats.

En 1809, il est en Autriche, il se distingue à Essling, Aspern et à Wagram où le lieutenant se fait jour avec quelques hommes à travers 2.000 cavaliers ennemis. Vers la même époque et pendant les années 1810-1811, le régiment est représenté par deux de ses bataillons dans la pénible campagne d'Espagne et de Portugal. Ils prennent part aux combats d'Astorga, Fenia, Torres-Vedras, Fuentes et Onero. Après le chaud soleil d'Espagne, en 1812, ce sont les boues et les neiges de la steppe russe. Pendant la campagne le 46 fait partie du IIIe Corps sous les ordres du maréchal Ney.

Les Russes barrent la route de Moscou leur capitale. Le 7 septembre 1812, s'engage une des batailles les plus sanglantes du siècle, la bataille de la Moskova. Le 46 y accomplit des prodiges de valeur, triomphant par son énergie indomptable de l'obstination fanatique des Russes. Jamais bataille n'a été plus disputée. 30.000 Français, 60.000 Russes y ont péri. Le régiment subit des pertes considérables. Puis c'est l'entrée à Moscou, l'incendie de la ville et enfin la retraite désastreuse sous les coups d'un adversaire invincible, le Général HIVER.

En 1813, le régiment prend part à la bataille de Leipzig, qu'on a appelée « la Bataille des Nations ». Plus de 600.000 hommes y sont engagés. Après la bataille l'effectif du régiment est réduit à un bataillon.

En 1814, pendant la campagne de France, le 46 défend avec son énergie habituelle le sol de la patrie contre l'invasion : à Brienne, à la Rothière, à Montereau, à Bar-sur-Aube, il est au premier rang. Pendant la campagne de 1815, le 46 est à la bataille de Ligny et celle de Waterloo. C'est dans ce sanglant combat qui marque la chute de l'Empire que s'immortalise un ancien officier du 46, Cambronne, commandant la Vieille Garde.

LES GUERRES CONTEMPORAINES (1815-1871)

Sous le règne du roi Charles X, quand la France va secourir les Grecs opprimés et les aider à conquérir leur indépendance, le 46 prend part à la Campagne de Morée, et se trouve au siège de Patras (1828).

En garnison à Strasbourg en 1836, le 46 donne une preuve de son loyalisme en faisant échouer une tentative de Louis-Napoléon, neveu de l'empereur Napoléon 1^{er}, pour renverser le gouvernement.

Louis-Napoléon devient l'empereur Napoléon III en 1851.

Notre régiment écrit une des plus belles pages de son histoire pendant la guerre de Crimée (1854-1855). Il est au siège de Sébastopol. Il prend part à 6 combats et se fait citer 3 fois à l'ordre de l'Armée, il est de l'assaut final, à Malakoff. Après une absence de 2 ans, il rentre en France ayant perdu 75 officiers, 1.600 hommes blessés, tués au feu ou morts de maladie.

Pendant toute cette campagne, les soldats du 46^e ont fait preuve de la plus farouche énergie dans les combats, comme de la plus stoïque résignation au milieu des dangers de toutes sortes, et des souffrances qui les avaient assaillis.

Le régiment prend part à la campagne d'Italie en 1859. Il est à Solferino. Pendant la funeste guerre de 1870, le 46 est obligé d'abandonner cette Alsace où il est pour ainsi dire né, et qu'il a aidé deux fois à arracher aux Allemands, il fait partie de la malheureuse armée de Chalons.

A Beaumont, en dépit d'une magnifique résistance, il est écrasé par des forces bien supérieures.

A Sedan (1^{er} septembre 1870), le 46 est fait prisonnier avec l'Empereur Napoléon III et toute l'Armée. Mais son drapeau ne tombe pas aux mains de l'ennemi. Le colonel le déchire en plusieurs morceaux qui sont confiés à des officiers et des soldats. Un de ces fragments a été retrouvé et est conservé précieusement à la Salle d'Honneur de la Caserne de Reuilly.

LA TROISIEME REPUBLIQUE

La République Française répare les désastres de l'Empire. L'Armée est réorganisée. Le 14 juillet 1880, le régiment reçoit des mains du Président de la République un nouveau drapeau à la place de celui de 1870. C'est celui qui flotte aujourd'hui dans nos rangs, portant en lettres d'or les quatre principales batailles où nos anciens s'illustrèrent : ZURICH — AUSTERLITZ — LA MOSKOWA — SEBASTOPOL. C'est à ce drapeau, qu'en décembre 1918, le général Pellé attachait la Croix de Guerre, récompense des quatre dernières années de lutte, au cours desquelles le régiment de la Tour d'Auvergne a ajouté d'autres pages de gloire aux pages déjà si glorieuses de son histoire dans les siècles passés.

De 1881 à 1900, le 46 a son numéro représenté dans les expéditions lointaines qui ont valu à la France son empire colonial.

Un bataillon du régiment prend part à la campagne de Tunisie, un détachement participe à l'expédition de Madagascar.

Quelques années s'écoulaient dans le calme des garnisons. Puis tout à coup, c'est la terrible année 1914. Un homme va transformer le monde en un vaste incendie. Dirigé par son Kaiser, l'Allemagne, après plus de cinquante ans de préparation intensive à la guerre, va jeter à la face des peuples le défi de son orgueil et de ses canons. Et pendant quatre années ce sera la guerre la plus épouvantable de tous les siècles. Le 46 va la vivre, avec toutes ses souffrances, ses privations, ses fatigues, jusqu'au jour où ces quatre années d'efforts seront couronnées par la plus belle des victoires : l'anéantissement de l'Allemagne vaincue.

LA MOBILISATION

AOUT 1911 — L'affiche annonçant la mobilisation générale, apposée sur tous les murs, rend les cœurs anxieux. Les derniers événements disent assez que l'Allemagne veut la guerre et tous les Français sentent se réveiller en eux le souffle le plus ardent patriotisme.

Fontainebleau et la caserne de Reuilly, où la mobilisation du 46^e s'effectue, présentent une animation des plus grandes. Par petits groupes, ceux qui, hier encore, travaillaient dans le calme de la paix, arrivent au corps. Ils vont échanger leurs effets civils contre l'uniforme du soldat de France et, le fusil à la main, se dresser de tout leur courage contre la horde envahissante des Huns du XX^e siècle.

Dans l'enthousiasme délirant des premiers jours, des volontaires viennent grossir les rangs. L'un d'eux est COLLIGNON, conseiller d'Etat, ancien Secrétaire Général de la Présidence de la République, officier de la Légion d'honneur. Il a 56 ans. Ce patriote à barbe grise part comme simple soldat au milieu des jeunes troupiers de 1914. Et le 46^e Régiment de LA TOUR D'AUVERGNE, où la mémoire du glorieux héros est sans cesse évoquée, joindra le souvenir de Collignon à celui du Premier Grenadier de France.

Le 6 août, le 1^{er} bataillon part de Fontainebleau. Le 7, les 2^e et 3^e partent de Paris. A la gare, une foule les accompagne et les acclame. Tout le monde a confiance. Les trains sont couverts de verdure et de fleurs. Lorsqu'ils s'ébranlent, un seul cri jaillit de toutes les poitrines... «Vive la France ! ». Sur les quais, noirs de monde, les accents de la *Marseillaise* montent, larges et

puissants. Et les mères et les épouses, les yeux voilés par les larmes, que la séparation fait couler, sentent dans cet enthousiasme un courage nouveau et l'espérance ranimer leurs cœurs douloureux.

Le colonel MALLETERRE commande le régiment. Il a su, par ses conseils et son exemple, développer chez tous ses hommes les belles qualités natives qui font du Français le premier soldat du monde. Il conduira son unité au combat jusqu'au jour où, grièvement blessé, il devra abandonner son commandement.

Les trains roulent vers l'Est. Sur le passage, ce ne sont qu'acclamations. Le 46 va prendre sa place dans la mêlée : officiers et soldats n'ont plus qu'une pensée, accomplir leur devoir là-bas, pour empêcher les Allemands de souiller le sol de la patrie.

LA BATAILLE DES FRONTIERES ET LA RETRAITE DE 1914

Le 8 août, le 46 débarque à Banoncourt, dans la Meuse, Il fait partie de la 10^e division, du 5^e corps d'armée, affecté à la III^e Armée commandée par le général Ruffey. Cette armée est opposée à celle du Kronprinz et, grâce à la résistance héroïque dont Verdun sera le pivot, va permettre l'exécution de la manœuvre qui se terminera par la victoire de la Marne.

L'ordre d'un mouvement général d'offensive est donné. Le 46^e remonte la Woèvre dans la direction de la frontière belge. Le premier contact sérieux n'a pas lieu encore. Seuls quelques détachements d'éclaireurs, qui devancent d'assez loin le gros des forces ennemies, sont repoussés. Un peloton de chasseurs, mis à la disposition du régiment, sabre à Herméville un groupe de uhlans supérieur en nombre et ne subit que des pertes légères.

Mais nous voici aux environs de Longwy que le Kronprinz assiège. Le gros des forces allemandes est là. Les soldats de 1914 vont recevoir le baptême du feu. La première bataille va s'engager, elle commence dans la soirée du 21 août, sur la ligne Cosne-Romain-Gorcy. Le combat est très dur. L'ennemi a pu amener de l'artillerie lourde et nous n'avons pour lui répondre que le feu de nos 75. Partout des mitrailleuses. Les Allemands en ont placé jusque sur les toits des maisons de Romain. Le 22 au soir, l'ordre est donné de battre, en retraite. En bon ordre nos troupes se replient, Mais derrière la III^e armée française l'ennemi avance. Il faut contenir ses avant-gardes pour ralentir sa marche. Des combats pied à pied sont engagés à Noërs, Villers-sous-Mangiennes, Saint-Laurent-sur-Othain, Damvillers, et permettent d'arrêter son élan. Le 46 repasse la Meuse à Sivry. La retraite continue. Pour se conformer au mouvement général, il faut abandonner les belles positions qui défendent le passage de la rivière. Nous voici à Monfaucon, Montblainville, là, un premier renfort de 1.200 hommes arrive pour combler les vides causés par les premières batailles.

Déjà au cours des premiers engagements, parmi les enfants de France, des héros se sont révélés. Dans cette floraison de braves qui commencent à surgir de la sanglante mêlée, citons, le premier de tous, le vieux Collignon dont la citation élogieuse qui suit rappelle la belle conduite sous les premiers obus des canons ennemis.

Ordre de l'Armée : Soldat Collignon, Conseiller d'Etat, officier de la Légion d'Honneur. S'est engagé pour la durée de la guerre au 46, a pris part aux combats des 22 et 24 Août. Placé à la garde du Drapeau a donné l'exemple des plus belles vertus militaires. A été surnommé par les hommes « Le Second La Tour d'Auvergne ».

BATAILLE DE FOSSÉ

Parmi, les combats destinés à gêner l'ennemi dans le passage de la Meuse, il en est un auquel le 46 prit une part importante ; ce fut celui de Fossé (30 et 31 août 1914). — Les Allemands sont dans le bois, à l'Est du village. Ils cherchent à en déboucher. Trois fois d'un élan superbe, le 46 charge à la baïonnette. Il bouscule les tirailleurs ennemis. Ceux-ci, voyant l'impossibilité d'arrêter ce renouveau de « Furia Francese », se couchent dans les blés et font feu dans le dos de nos vaillants soldats. La lutte se poursuit dans les bois toute la nuit avec acharnement : Français et Allemands sont mélangés. C'est un succès pour nos armes, mais il nous coûte cher : 900 hommes sont hors de combat.

Il faut le lendemain reprendre la retraite. Sur les routes de la Meuse que brûle le soleil d'août, le régiment marche. Il reprend position dans la région de Cierge-Eclisfontaine. La 10^e D.I. a pour mission de protéger le mouvement du IV^e corps français qui s'embarque à Revigny, pour aller rejoindre l'Armée Maunoury dans la région parisienne.

Un nouveau combat s'engage, brillant pour nos armes. L'ennemi recule et subit de lourdes pertes, mais malgré ces succès, il faut toujours reprendre la marche vers le Sud. Le régiment longe cette forêt d'Argonne qui, plus tard, va devenir son champ de bataille durant de longs mois. Il passe à Varennes, Clermont-en-Argonne, Rarécourt, Froidos, et continue son mouvement jusque dans la région de Revigny.

On est au 6 septembre. Maintenant c'est l'arrêt. Il faut protéger Bar-le-Duc. Dans la plaine de Revigny et sur les vertes collines du Barrois, une bataille va s'engager. C'est la bataille de Brabant-le-Roi. Le Régiment va y prendre une part intense. Le combat est terrible, nos pertes sont lourdes. On doit supprimer un bataillon. Le général Roques, qui commandait la Division, est tué en première ligne. Des soldats du 46 ramènent son corps. Il faut reculer encore, céder un peu de terrain. Le repli s'effectue jusque sur le plateau de Vassincourt.

LA MARNE ET LA POURSUITE

Nous voici au 7 septembre. L'ordre du jour du général Joffre est arrivé. Il faut se faire tuer sur place plutôt que de reculer d'un pas. L'enthousiasme règne. L'espérance renaît dans tous les cœurs, après la longue retraite démoralisante : « Enfin on va attaquer ... »

La bataille décisive, la bataille de la Marne s'engage.

Autour de Vassincourt, pendant quatre journées, le combat fait rage. Le village est perdu, puis repris en une charge brillante, puis reperdu encore. Du régiment, 6 à 700 hommes à peine restent. Le colonel Malletterre a été grièvement blessé, le 8 septembre. Le commandant Darc, au calme et au courage légendaires, a pris le commandement.

Vassincourt restera pour tous ceux qui combattirent en rase campagne avec le 46 le combat le plus mémorable du début de la guerre.

Des miracles d'héroïsme y furent accomplis, souvent payés d'une mort glorieuse. On ne pourrait citer tous ceux dont le sublime sacrifice aida à la victoire. A cette époque de la guerre le Livre d'Or des citations n'était pas encore ouvert pour fixer à jamais la gloire de tous ceux qui furent des exemples de bravoure durant ces premières journées.

Retirés de la ligne de feu, les quelques éléments échappés de la bataille sont rassemblés à Chardogne le 11 septembre.

A 11 heures du soir, ils se remettent en marche pour attaquer le village de Laimont, qui brûle. Laimont est enlevé dans un assaut superbe.

Devant nous, comme sur tout le front, l'ennemi commence à battre en retraite à son tour. Partout il recule, et malgré les fatigues endurées, une force, une énergie nouvelle renaissent. Tous les cœurs sont joyeux. Une grande victoire auréole nos drapeaux : la Marne, dont les conséquences sont terribles pour l'Allemagne.

Dans les régions traversées quelques jours auparavant, nos soldats repassent en vainqueurs. La poursuite derrière un ennemi qui fuit ne laisse pas de repos. Quelques égarés sont pris. On échange des coups de feu avec des traînants.

Voici l'Argonne, l'adversaire s'est ressaisi. Il a pris position en des points reconnus d'avance et organisés. Il contre-attaque énergiquement à la ferme Sérieux, Vauquois, Montblainville, Cheppy, Montfaucon. Une lutte terrible s'engage en pleine forêt, à la cote 263 et à la cote 207; nous devons céder du terrain jusque près de Neuville.

Mais l'ennemi est épuisé. Des deux côtés, des tranchées se creusent. On se terre les uns en face des autres. Les trous de tirailleurs où le soldat cherchait un abri vont se réunir. Bientôt ce seront des lignes continues ; des positions vont s'organiser. Aux premiers jours d'octobre, la stabilisation est complète. Une nouvelle guerre commence aussi dure, aussi terrible, c'est la guerre de tranchées.

L'ARGONNE

A la fin du mois d'octobre 1914, le régiment se trouve en face de Vauquois. Ce village, perché sur une colline abrupte, domine toute la campagne environnante. La position commande la vallée de l'Aire, depuis Varennes jusqu'à Clermont. Du haut, de cet observatoire merveilleux l'ennemi surveille toute la plaine de notre côté et a des vues jusqu'à la ligne de chemin de fer Sainte-Menehould-Verdun.

Une première attaque contre cette position formidable est déclenchée. Un bataillon y prend part. Parti des tranchées de la Maize, à 2.000 mètres de Vauquois, il arrive jusqu'à la Cigalerie, une ferme au pied de la butte. De là, quelques mois plus tard, partiront les grandes attaques, qui nous permettront de gagner la crête.

En novembre, la 10^e D. I. va occuper un secteur dans la forêt d'Argonne, Cette fin de 1914 a été, pour ceux qui ont vécu les journées et les froides nuits d'hiver en premières lignes, l'époque la plus pénible de la guerre. Dans cette forêt touffue, coupée de ravins profonds, il faut surveiller un ennemi invisible et cela dans des conditions matérielles épouvantables. Les tranchées existent à peine. La plupart sont inondées et une boue épaisse les rend difficilement praticables.

Pas d'abris et c'est l'hiver. Sous la pluie et la neige, par le froid, par le givre, nos soldats sont toujours vigilants, subissant tout, supportant privations et fatigues.

Le ravitaillement est difficile. A travers les layons, les voitures s'embourbent. Par les nuits sans lune, sous le ciel couvert la marche vers les premières lignes est très dure.

Le jour, c'est le bombardement avec les premiers engins de tranchées. Les projectiles aux formes bizarres, bourrés de cheddite, explosent de toutes parts, mêlés au tir intermittent de l'artillerie. Et sitôt que les premières ombres du soir s'étendent sur la forêt, la fusillade commence, incessante, jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Il faut savoir ce que fait un ennemi qu'on ne peut voir à travers les grands arbres. Des patrouilles partent, c'est au cours de ces randonnées sous bois que s'illustre le soldat Collignon, toujours volontaire pour aller au danger.

On se tient sur ses gardes. En face, se trouve l'élite de l'Armée allemande que le Kronprinz commande en personne. Et l'on sait que celui-ci cherche à atteindre la voie ferrée de Verdun, pour empêcher le ravitaillement de notre forteresse.

Plusieurs attaques ennemies se déclenchent. Le 46 en ligne à Bolante, repousse victorieusement les vagues d'assaut allemandes, le 20 décembre 1914, malgré des pertes sensibles.

Mais, le 8 janvier 1915, après un violent bombardement de nos lignes, l'ennemi réussit à s'infiltrer, aux Meurissons, par un trou qui s'est produit entre deux régiments. Un dur combat s'engage. Dans les tranchées, nos compagnies sont attaquées à la fois de front et dans le dos. C'est une lutte corps à corps acharnée, terrible. Cernés de toutes parts, écrasés par le nombre, nous devons céder. L'ennemi n'ira pas loin. Une compagnie est en réserve, sous les ordres du lieutenant Courtès. Avec le plus grand calme, dans cette situation presque désespérée, il rassemble ses hommes, établit une ligne de défense avec sa compagnie et les éléments du 46 qui ont réussi à s'échapper de la fournaise. Sous les ordres de ce chef, qui donne l'exemple à tous, bravant le danger, la ligne résiste et les assauts ennemis viennent se briser sous le feu de nos mitrailleuses. Le combat dure depuis plusieurs heures, mais les Allemands ne gagnent plus un mètre de terrain. Des renforts arrivent qui vont rétablir la situation.

Dans ce combat meurtrier où de tous côtés les actes de bravoure se multiplient, citons, à côté du lieutenant Courtès, fait chevalier de la Légion d'honneur pour son admirable courage, l'héroïque conduite du sergent Amiet, dont, la citation suivante et la médaille militaire relatent les hauts faits :

« Le 7 janvier 1915, a pris le commandement d'une section. Par son énergie et son courage, il résista à l'attaque allemande qui essayait de tourner sa gauche et lui fit éprouver des pertes énormes. Comme quelques hommes, démoralisés, par la violence de l'attaque, essayaient de reculer, debout sous les balles, il les ramena sur la ligne et repoussa toutes les tentatives de l'ennemi. »

Nos pertes ont été lourdes. Le commandant Darc, ce chef aimé de tous, a trouvé la mort dans le combat. De nombreux officiers ont été tués, beaucoup d'hommes ont disparu.

Le colonel Roller, qui commandait le régiment, a été blessé, ainsi que le médecin Gerbault dont le dévouement et la bravoure faisaient l'admiration de tous.

Le 46, épuisé par un séjour aux tranchées qui avait été long, et par l'effort fourni pour enrayer la formidable attaque allemande des Meurissons, va se reformer à l'arrière.

LES ATTAQUES DE VAUQUOIS

Nous sommes en février 1915. Depuis plus de quatre mois que le front est stabilisé, les positions se sont organisées. Le système des tranchées a été adapté à la défense du terrain qu'on occupe. Les premiers abris se sont creusés, dans lesquels les troupes en réserve se reposent. Des réseaux de fil de fer protègent les premières lignes.

Après un repos dans la région de Saint-André, la 10^e D. I. part pour attaquer Vauquois. De ce village, situé sur une colline abrupte, entre la Meuse et la forêt d'Argonne, l'ennemi a fait une

position formidable, il ne veut pas perdre cette sentinelle avancée dans la vallée de l'Aire, d'où il peut surveiller tout le pays, de notre côté, jusqu'à Clermont-en-Argonne.

A travers les maisons écroulées, il a construit tout un système de tranchées et de boyaux. Il se terre dans les caves et dans ses abris solides, se croit invulnérable. Vauquois est pour les Allemands une forteresse contre laquelle tous nos assauts doivent se briser.

Le 17 février 1915, une première attaque a lieu. Le 46 est en réserve dans la forêt de Hesse. L'attaque ne réussit pas.

On va la recommencer les 28 février et 1^{er} mars, cette fois avec succès. Au pied de cette butte à pic, le 46 est en ligne, sous le commandement du colonel Simon, à côté du 89^e. Une forte préparation d'artillerie incendie la colline. Et pour défoncer les caves où l'ennemi se croit en sûreté, les 270 de marine tirent, avec précision. La route est ouverte à nos troupes d'assaut.

L'attaque va se déclencher. Il est 9 heures 15. La musique du régiment, massée au pied de la butte, dans le ravin où pleuvent les obus, entonne la charge. D'un élan superbe, nos soldats gravissent la pente abrupte et le bruit des éclatements se mêle aux accents de la *Marseillaise*. Des musiciens tombent, mortellement frappés. Sous la direction du sous-chef de musique Laty, les survivants continuent leur hymne au milieu des clameurs de la bataille et du fracas des explosions.

Nos premières vagues sont sur le plateau, et plusieurs fractions pénètrent jusqu'au centre du village. Mais l'ennemi se ressaisit : Vauquois est devenue l'objectif de toute l'artillerie qu'il a massée, à droite, dans le bois de Cheppy et, à gauche, dans la forêt d'Argonne. Nos positions sont prises en enfilade. Nous avons de la peine à nous maintenir, car nos pertes sont lourdes. L'ennemi nous contre-attaque et nous refoule. Nous devons redescendre les pentes de la colline. Il faut recommencer la préparation d'artillerie, réorganiser les troupes d'assaut

Le 1^{er} mars à midi, l'attaque à nouveau se déclenche. Toute la 10^e D. I. y prend part. Le 46 est encore en première ligne. Malgré les pertes de la veille, malgré les rafales des mitrailleuses, malgré l'artillerie qui tire sans arrêt, il escalade à nouveau la colline.

Cette fois nos compagnies parviennent à se maintenir jusqu'au centre du plateau. Les autres régiments de la D. I. atteignent aussi le village. Pendant trois jours, ce ne sont que combats incessants. L'ennemi contre-attaque. Il est repoussé.

Sous les feux d'enfilade de Cheppy et de Boureuilles notre nouvelle disposition s'organise, à quelques mètres des Allemands.

Le 4 mars, le régiment est relevé par les coloniaux. Une violente contre-attaque a lieu au moment même de la relève. Elle est repoussée.

Le 46 va au repos : nos pertes sont lourdes. Certaines compagnies ont perdu tous leurs chefs de section. 1.000 hommes ont été tués ou blessés. Mais la plus grande partie de Vauquois est à nous ; l'ennemi est privé de son observatoire.

Comment relater tous les exploits qui furent accomplis durant ces violents combats ! Le sergent-fourrier Bardet, s'élançant à la tête de sa section, et sonnant lui-même deux fois la charge. Le sergent Lévêque, entraînant ses hommes en leur disant : « Je marche en tête, j'ai confiance en vous, suivez-moi ! » et tombant peu après ; le lieutenant Borel, n'abandonnant la ligne qu'après avoir été deux fois blessé ; le capitaine Lledos entraînant ses hommes à l'assaut malgré trois blessures ; le sous-lieutenant Casenave donnant à tous l'exemple du courage ; le médecin aide-major Vincent, le médecin auxiliaire Fouchet pansant les blessés sous la mitraille.

Et que d'autres dont l'héroïque courage fut un des facteurs du succès de nos armes !

Le 15 mars, alors que le 46 tient à nouveau les tranchées sur la butte, le 76^e attaque et réussit à progresser, malgré les feux terribles de l'adversaire. Le régiment subit la réaction de l'artillerie ennemie au milieu du chaos des maisons écroulées, dans des tranchées à peine creusées que les obus bouleversent.

Ce jour-là, le soldat Collignon trouve la mort, en se précipitant au secours d'un camarade blessé, auprès de la ferme de la Cigalerie. C'est une belle figure qui disparaît. Cet homme de devoir a toujours suivi le régiment, encourageant ses camarades par l'exemple et par la parole, refusant les galons d'officier afin de rester près du soldat qu'il aimait profondément.

Fin mars, une attaque allemande réussit à nous prendre une tranchée grâce à l'emploi de liquides enflammés. Quelques éléments d'un bataillon du 46 reprennent le terrain perdu, par une vigoureuse contre-attaque à la grenade.

Les 5 et 6 avril, une dernière tentative du 89^e pour s'emparer de la totalité de la butte est empêchée par le mauvais temps. Ce sera, fini, on va rester sur les positions conquises et des mois vont se passer, où Français et Allemands, à quelques mètres les uns des autres, vont se faire la guerre la plus terrible et la plus tenace, la guerre de mines et d'engins de tranchées.

Sans que jamais aucune progression s'effectue d'aucun côté, Vauquois va devenir un enfer et les pertes seront cruelles.

LE SÉJOUR A VAUQUOIS

Le régiment reste à Vauquois de mars 1915 à juillet 1916. Sur ce volcan en éruption constante, où les engins de mort les plus formidables pleuvent de tous côtés, les soldats du 46 doivent faire preuve d'une ténacité exemplaire. Les relèves sont dures ; de Parois, d'Aubrville, de Vraincourt, le régiment se dirige à travers la forêt de Hesse, vers la colline. Le silence de la nuit est seulement coupé par l'éclatement des obus envoyés par les Boches sur les routes de ravitaillement.

On arrive aux « Ailleux », et là, à la lueur des fusées éclairantes, la butte apparaît sous son aspect sinistre. Trois boyaux zigzagant sur son versant sud sont les seuls chemins conduisant au sommet. Et pour les atteindre, il faut traverser à découvert la région boisée de la barricade, où de temps à autres les canons de Cheppy envoient des rafales. Puis le ravin de la Cigalerie, ravin de mort, où quelques gabions, tous les jours démolis, sont une protection inefficace. Le Boche le sait, et, la nuit, comme tout le ravitaillement, toutes les relèves sont obligés de passer à découvert, il balaye le ravin à coups de canon.

Puis, c'est la dure ascension de cette butte presque à pic. Pendant que dans l'attente de la relève, là-haut en première ligne, la lutte de grenades continue, il faut, avec le moins de bruit possible, rejoindre son poste de combat, à quelques mètres de l'ennemi. Faire du bruit, révéler un mouvement quelconque chez nous, c'est déclencher un crapouillotage, transformer la butte en un brasier ardent, et dans les étroits boyaux, à ce moment-là garnis de monde, c'est semer la mort.

Que de pertes ainsi, après l'attaque de mars, alors que dans les tranchées, à peine ébauchées, tous les jours détruites, nous restions sans abri, sous les crapouillots et sous le tir d'enfilade de Cheppy et de Boureuilles.

Les premiers mois sont durs. Dans les premières lignes, nous sommes à portée des grenades, et des grenadiers français et boches en échantent tout le jour et toute la nuit.

Nos grenadiers font des merveilles ; la citation de l'un d'eux, le soldat Bousquet, dira avec quelle ardeur ils soutenaient le combat contre l'ennemi :

« Soldat Bousquet ; de service aux tranchées et très grièvement atteint au ventre par un éclat de grenade. A néanmoins continué à riposter à coups de grenades jusqu'à ce que la rafale fût terminée. Alors seulement s'est préoccupé de se faire panser, disant en partant : « Tenez bon, les amis, je reviens ».

En arrière sont installés les crapouillots, mortiers de toutes sortes, lançant les engins de tous calibres, depuis le projectile de 3,5, jusqu'à la torpille de 58. Les Boches nous répondent avec des « minen » énormes qui pèsent jusqu'à 100 kg et font un bruit formidable en explosant. Les premiers abris ne résistent pas à de tels engins ; combien se sont écroulés en ensevelissant les occupants !

C'est alors qu'on se met à faire des sapes et la vie sous terre commence dans les nombreuses galeries qui se creusent.

Les forces d'occupation ont été diminuées. Alors qu'aux premiers jours, les hommes étaient presque au coude à coude dans les premières tranchées, il ne reste plus que quelques veilleurs dans les petits postes. Le gros des forces est dans des abris sûrs, prêt à se rendre en ligne si l'ennemi attaque. Et alors qu'aux premières semaines d'énormes pertes étaient comptées dans les régiments qui ne restaient pourtant que quatre jours en ligne, il n'y avait plus, à la fin, que des pertes légères, parmi le 46 et le 31 qui se relèvent mutuellement tous les douze jours environ.

Raconter l'histoire de Vauquois, c'est, faire l'éloge d'un soldat qui restera légendaire au 46 : le crapouilloteur. Pendant que des centaines de projectiles pleuvent à la fois, il est seul sur la butte. Tout le monde se terrait dans les abris aux premiers éclatements.

Lui- (c'est son devoir et le métier pour lequel il a été volontaire) — doit rester auprès de ses pères et, sitôt la rafale ennemie apaisée, répondre par une rafale plus forte. Souvent ses mortiers sont enterrés, il le change de place, guettant les projectiles ennemis qui circulent dans l'espace, se gardant toujours, car il a acquis une grande habitude. Et au milieu des explosions, dans le feu et la fumée, il charge encore, rallume ses mèches et ne s'arrête qu'après avoir eu le dernier mot.

Les bombardiers ont été admirables. Dirigés par les Rio, les Maus, officiers donnant l'exemple et tirant eux-mêmes le crapouillot, ils ont joué avec la mort durant des journées terribles, le sourire aux lèvres, pour défendre leurs camarades.

Dans les tranchées bouleversées, ils étaient, après le bombardement, la pelle à la main, pour remettre leurs batteries en place. Aussi sur la poitrine de tous ces braves, fiers de la tâche qu'ils ont remplie, on voyait la croix de guerre ornée de multiples étoiles.

A cette guerre d'engins de tranchées et de grenades, une guerre plus terrible encore, plus traîtresse va se juxtaposer. C'est la guerre, de mines. Le 23 mai 1915, la première mine allemande explose, mettant près de cent hommes hors de combat.

Alors, sur le front étroit du plateau, les puits se creusent, s'enfoncent ne plus en plus, cherchant à aller sous les tranchées de l'adversaire pour le faire sauter.

Les sapeurs, nuit et jour, travaillent, et comme l'ennemi creuse aussi de son côté, on cherche à passer au-dessous de sa galerie pour lui démolir son travail.

Tous les jours des camouflets et des mines explosent.

Dans les galeries, des sapeurs sont ensevelis. Dans les sapes, le gaz meurtrier fait son ouvrage de mort. C'est alors un assaut de courage entre tous pour délivrer les camarades. Parmi ceux qui, au péril de leur vie, cherchent à ravir à la mort une proie certaine, le lieutenant Ducrot, pénétrant dans une sape envahie par les gaz, après une explosion, put retirer son capitaine et quinze hommes évanouis.

Après l'explosion, c'est le crapouillotage qui commence.

Le soir, ce sont des écoutes au « géophone » pour savoir si l'ennemi n'est pas au-dessous de nos abris.

Cette vie sur Vauquois, dans l'anxiété constante de la mort affreuse dans un abri profond où une mine peut vous enterrer, demande une force morale très grande. Aussi est-on heureux de se détendre un peu quand le régiment va bivouaquer à la Barricade, au Rendez-vous de Chasse, ou se reposer en arrière, à Aubréville ou à Parois.

En juillet 1915, alors que le régiment est à Parois, une forte attaque ennemie se déclenche, en Argonne, à la Haute-Chevauchée. Le Boche réussit à enlever nos premières lignes, grâce à l'emploi d'obus à gaz.

La division est envoyée, pour rétablir la situation, à travers les ravins où les gaz séjournent, n'ayant comme protection que les premières lunettes et le premier tampon ; le 46 dirige vers la cote 263, où il doit contre-attaquer. Deux bataillons sont engagés et réussissent à arrêter l'effort des troupes du Kronprinz. Celui-ci ne peut exploiter son succès de la veille.

Après un repos de quelques jours à Clermont-en-Argonne, c'est encore Vauquois, ses crapouillotages et ses mines.

Le ravitaillement devient difficile dans les derniers jours de février, alors que vers l'Est la grande attaque sur Verdun se déclenche. Les routes sont bombardées, les voies Decaerville sont coupées. Dans la forêt de Hesse, les obus à gaz tombent. Sur la droite, jusqu'à la Meuse, c'est une fournaise.

A quelques kilomètres, Avocourt, Malancourt, 304, Mort-Homme ne sont que des incendies. Sur la butte il faut veiller. Les nerfs se tendent et les Allemands bombardent plus fort.

On ne peut évoquer les nuits de veille sur Vauquois sans signaler, parmi tous ceux qui firent preuve de courage durant les longues heures de quart, l'acte de bravoure du caporal Durand, de la 5^e compagnie.

C'est une nuit d'hiver. Durand est de quart avec son escouade. On veille. Tout à coup, dans les fils de fer, un léger bruit se fait entendre. Aucune patrouille de chez nous n'est dehors. Ce ne peut être que l'ennemi. Aux créneaux, les fusils s'arment, prêts à faire feu sur la première ombre. Durand ne bronche pas. Résolument il enjambe le parapet et va vers le réseau de fil de fer, son arme à la main. Il aperçoit deux hommes, ce sont des Boches. Seul, il se précipite sur ces ennemis qui, surpris, lâchent leurs armes et se rendent au courageux caporal.

Ces deux prisonniers viennent à point pour donner des renseignements au commandement français.

En mars, l'activité est plus intense. Une mine française explose et fait sauter les tranchées ennemies. Le 46 réussit à occuper la lèvre sud de l'entonnoir et installé un petit poste auprès de remplacement de l'église de Vauquois.

Mais, le 14 mai, l'ennemi prend sa revanche. Une mine chargée de plus de 60 tonnes d'explosifs fait sauter le saillant N.-O. de la Butte, nous ensevelissant le peloton qui l'occupait. Un violent bombardement suit aussitôt. On croit, à l'attaque et des pertes nous sont, infligées ; les Allemands n'attaquent pas ; notre barrage les cloue sur place. Autour de ce

cratère de près de soixante mètres de diamètre, des petits postes s'organisent. Cette mine coûte 120 hommes, presque tous tués.

Deux mois se passent encore sur Vauquois.

Sous le commandement des colonels Simon, Le Bouhelec et Jouinot, durant une année et demie, le 46 a occupé ce secteur difficile, devant un ennemi qui avait ses premières lignes à quelques mètres. Sur cette butte qu'il a conquise, et où pendant des mois le même combat meurtrier s'est déroulé sans interruption sous le feu des « minenwerfers » crachant leur mitraille, le régiment de LA TOUR D'Auvergne a écrit une belle page glorieuse. Relevé en juillet, le 46 est emmené dans la région de Saint-Dizier et au camp de Mailly afin de se réentraîner et de s'initier aux nouvelles méthodes d'attaque.

LA BATAILLE DE LA SOMME

Après la période d'instruction au camp de Mailly, le régiment cantonne quelques jours dans la région d'Amiens, puis est amené au camp n° 7 près de Cerisy-Gailly.

Le VII^e C. A. a pris Bouchavesnes le 12 septembre. Le Ve C. A. le relève et reçoit la mission de déboucher du village et de s'établir dans le bois de Saint-Pierre-Vaast

La 20^e brigade est engagée la première. Le bataillon Sée, du 46, est mis à sa disposition et va bivouaquer au ravin de l'Aiguille. Les deux autres bataillons occupent des tranchées prises aux Boches lors des premières batailles, tranchées de Sivas et de Mossoul.

Dans la Somme, la lutte d'artillerie est intense. Le moindre petit bois, le plus petit ravin, les haies et les talus cachent des canons qui tirent sans arrêt. Parfois même, au milieu de la plaine, complètement démasquées, des batteries sont en pleine action ; sur les routes improvisées, en plein jour, les lourds chariots d'artillerie viennent approvisionner leurs pièces.

Depuis plus d'un mois que dure la bataille, les Boches ont en le temps d'accumuler en face de nous, beaucoup de leurs pièces lourdes. Comme nous ils tirent sans arrêt, et les 150 et 210 tombent sur ce champ de bataille où la zone de feu est de plusieurs kilomètres. Tir ininterrompu de nos canons, explosions d'obus ennemis, brouhaha de lourdes voitures cahotées, tout cela fait un effroyable vacarme dans la plaine aride.

Dans cet enfer, les bataillons attendent l'heure où leur tour d'attaquer viendra.

Huit journées et huit nuits, sans abris, sous le feu des pièces lourdes ennemies, nos braves soldats supportent l'action effroyablement démoralisante des obus qui sèment la mort.

Le mauvais temps aggrave la situation, une pluie fine tombe et le sol n'est plus qu'une flaque de boue.

Le 20 septembre, le bataillon du ravin de l'Aiguille reçoit l'ordre de se porter au secours du 331^e, violemment attaqué dans Bouchavesnes.

Le commandant Sée, en plein jour, réussit à lui faire traverser sans grosses pertes la crête en avant du village, malgré le barrage ennemi.

Immédiatement engagé, le 1^{er} bataillon du 46^e aide à repousser les assauts ennemis.

Quelques jours plus tard, les deux autres bataillons relèvent le 331^e et vont prendre part à une attaque générale, dirigée sur le bois Saint-Pierre-Vaast et l'Épine de Malassise.

C'est le 25 septembre. Sous les ordres des commandants Lledos et Sainneville, les 2^e et 3^e bataillons vont attaquer.

Le barrage est très dense. L'artillerie ennemie fortement renforcée creuse des vides dans nos lignes.

Au P. C. près de l'Eglise de Bouchavesnes, on attend l'heure de l'assaut.

Devant nous, les Allemands, abandonnant leurs tranchées repérées, se sont établis dans les trous d'obus avec des mitrailleuses. Ces nids de mitrailleuses sèmeront la mort dans nos rangs. Invisibles, le hasard seul peut les faire atteindre.

Il est l'heure. Les vagues d'assaut partent. La fusillade ennemie commence à crépiter. Des chefs, des soldats tombent, des sections n'ont plus de gradés. Mais les plus braves prennent le commandement.

A la 10^e compagnie, le caporal Vassal, restant seul gradé dans une section, l'entraîne en avant, avec une énergie superbe, et tombe frappé à mort en s'écriant : « En avant ! En avant ! Je suis heureux de mourir pour la France ! »

Dans une autre fraction, le clairon Christiaens entraîne irrésistiblement tout un groupe en montant sur le parapet et en criant : « En avant, camarade ! »

Vaillamment on parvient à gagner 300 mètres de terrain. Mais là on doit s'arrêter, au contact de la première ligne ennemie, sous les rafales de mitrailleuses de l'Epine de Malassise.

Le lendemain, une nouvelle attaque nous permet de gagner encore un peu de terrain.

Ces deux jours d'assaut héroïques, dans des conditions difficiles, par des troupes qui depuis deux semaines sont exposées au feu de l'artillerie ennemie, nous coûtent de fortes pertes.

Le commandant Lledos a été mortellement blessé. De nombreux officiers ont été tués ou blessés. Nous avons perdu plus de 1.500 hommes.

Mais le sacrifice du 46^e n'a pas été inutile. L'ennemi ayant concentré sa résistance sur Bouchavesnes, la gauche des armées françaises et les armées britanniques ont pu achever la conquête de Combles et de Rancourt.

Pendant ces actions, la 9^e Cie du 46^e, sous le commandement du lieutenant Rio, s'est couverte de gloire. Elle est citée à l'ordre du 5^e corps d'armée (n^o 30) avec le motif suivant :

« Le 25 septembre 1916, brillamment commandée par le sous-lieutenant Rio, s'est portée à l'attaque d'une façon merveilleuse, sous les barrages d'artillerie et les violents tirs de mitrailleuse, a gagné 400 mètres et, malgré des pertes sensibles, a repoussé une contre-attaque ennemie et conservé tout le terrain conquis. »

Le régiment, relevé, prend quelques jours de repos dans la légion Cerisy-Gailly, puis remonte en secteur, le 11 octobre, devant le bois de Saint-Pierre-Vaast.

Pendant deux semaines, sous une pluie continue, dans une boue épaisse, sous le tir ininterrompu des canons ennemis, il assure la lourde tâche d'organiser ce secteur bouleversé par les dernières attaques et de le défendre contre un adversaire qui voudrait le reconquérir.

Sur les vallonnements de ce désert aride qu'est le champ de bataille de la Somme, tout un système de tranchées est creusé. Des boyaux sont établis vers l'arrière, et quand le régiment est relevé, il est, reconnu qu'il a accompli l'effort maximum qu'on peut exiger d'une troupe. Des camions l'emportent loin de ces plaines grises, de ces ravins boueux où tant de braves sont tombés, vers les riantes prairies de Normandie où un mois de repos lui permettra de se reformer.

De la région de Forges-Gailfontaine, le régiment part passer les premiers jours de décembre à Mailly-le-Camp ; puis, dans l'Aisne, à Beurieux, d'où il va prendre les tranchées devant Craonne et sur le plateau de Vauclère.

L'OFFENSIVE D'AVRIL 1917

En décembre 1916 et janvier 1917, le régiment occupe le secteur de Blanc-Sablon, tenant un front de trois kilomètres au pied de la hauteur de Craonne et sur le plateau de Vaublère. Le séjour est calme. De notre côté on exécute les travaux de préparation pour la grande offensive d'avril.

Après un repos à Lhery-Lagery, le 46^e se trouve dans la région de Roncy-Vantelay. Un de ses bataillons va occuper le futur secteur d'attaque du régiment, les deux autres travaillent aux préparatifs pour la grande offensive d'avril.

Notre secteur d'attaque est une grande plaine où se dessinent les tranchées ennemies. Dans ce terrain, au sous-sol crayeux, elles sont visibles à la ligne blanche des terres rejetées.

Devant nous le système ennemi de défense est puissant, les tranchées nombreuses, l'on peut suivre au loin le tracé des boyaux jusque dans les bois où l'on peut circuler à découvert.

À gauche de notre secteur, la montagne de Craonne s'érige comme une menace perpétuelle. Son éperon abrupt, à la teinte sombre, aux flancs ravinés par les tirs des canons, émerge de la plaine comme le dos énorme d'une bête de l'Apocalypse. C'est un observatoire d'où rien ne peut échapper aux yeux des Allemands.

À droite, les mamelons du bois des Buttes, aux arbres hachés par les obus, sont, pour l'ennemi, une sentinelle avancée, et un observatoire plus dangereux encore, puisqu'il nous domine à très courte distance.

Entre ces deux bastions, le régiment doit progresser dans la plaine nue et marécageuse.

Les travaux de préparation s'exécutent, de jour en jour plus pénibles. L'ennemi s'est aperçu du bouleversement de nos tranchées et cherche à paralyser nos préparatifs par de violentes rafales d'artillerie.

Le mauvais temps s'en mêle. Plusieurs jours durant, la neige a blanchi la plaine, les boyaux sont remplis d'une boue épaisse dans laquelle on ne peut marcher que très péniblement. Souvent, dans la nuit noire, les hommes qui transportent le matériel nécessaire aux travaux tombent dans les trous d'obus remplis d'une vase glacée. Vaillamment toutes les difficultés sont surmontées, et tout est prêt pour le milieu d'avril.

Le 14, une première attaque sur le fortin de Rotterdam est décidée. Il faut reconnaître cet ouvrage avancé de l'ennemi, l'occuper si possible.

Un brave du régiment, le lieutenant Rio, est désigné pour cette tâche avec un peloton de la 9^e Cie et des bombardiers. « Rio est là, ça ira » : ces mots courent de l'un à l'autre et les soixante hommes qui vont sauter le parapet ont confiance.

À 2 heures du matin, divisé en deux vagues, qui, l'une à droite, l'autre à gauche, vont cerner le bastion ; sur un ordre du chef qui a franchi le parapet, la troupe s'avance. Les voici dans le réseau de fil de fer. Les cisailles font leur ouvrage. Un passage est ouvert. Rio debout sur le parapet de la tranchée ennemie montre le chemin. Les hommes pénètrent dans le bastion et le combat à la grenade s'engage. Mais bientôt les fusées éclairantes montent dans le ciel, l'alerte est donnée, les mitrailleuses crépitent. Des blessés râlent dans les fils de fer. Il faut revenir. Rio rentrera le dernier, donnant les ordres jusqu'au bout, admirable de sang-froid et de calme. Il a pu recueillir pour le commandement des renseignements précieux.

Dans la nuit du 15 au 16, les trois bataillons prennent leurs dispositifs de départ, face à la Redoute de la Plaine, à la Courtine, à la Caponnière des Champs.

C'est le 16 avril. À 6 heures, le 46, commandé par le lieutenant-colonel Peyrotte, s'élançait à l'assaut des lignes ennemies derrière le barrage roulant que l'artillerie exécute. Des brèches

ont été faites dans les réseaux boches ; les compagnies, dans un ordre parfait, avancent sans se laisser désunir par les obus boches qui piquettent le terrain d'attaque. Quelques mitrailleuses tirent du bois des Buttes, que le 31^e doit attaquer, et de la Ville au Bois.

Les tanks entrent en action. Leur noire carapace s'avance lentement à travers la plaine, sous le feu des canons ennemis. Des pièces de 75, amenées au galop jusque sur le champ de bataille, prennent position à quelques centaines de mètres des Boches.

La première ligne allemande est enlevée après un sanglant combat à la grenade. Toute sa garnison est tuée ou prisonnière. Et, tandis que les nettoyeurs désignés terminent leur tâche, la progression continue, ininterrompue, vers la route 44. Successivement toutes les tranchées, constituant la première position ennemie, sont enlevées.

Mais derrière la route, protégé par un énorme réseau de fils de fer, l'ennemi a installé des mitrailleuses et nous attend, décidé à résister à tout prix.

Derrière nous, les tanks, sous l'avalanche des obus, ont été éventrés. Ils gisent maintenant dans la plaine comme des bêtes mortes. Sur leur armature de fer, l'artillerie ennemie s'acharne encore. De temps à autre, un bidon d'essence prend feu et une flamme rouge monte dans l'espace.

De la Ville au Bois, un feu violent nous prend dans le dos. La progression s'arrête. Quelques fractions, emportées par leur élan, ne réussissent qu'à se faire tuer sur les fils de fer ennemis. Les pertes sont lourdes, il faut stopper. On organise le terrain conquis qu'il faut conserver à tout prix, on bouche les boyaux avec des sacs à terre. Derrière ces barrages, se posent des grenadiers résolus. On attend la contre-attaque.

Elle a lieu vers 8 heures. Dans les boyaux de Dantzig, de la Musette, des Champs, le combat à la grenade se déroule, acharné. L'adversaire est brillamment repoussé. Vers midi, il contre-attaque une seconde fois, mais sans plus de succès. L'après-midi, des groupes ennemis descendant vers le bois de la Casemate et la Musette, sont arrêtés. Nos mitrailleuses, nos fusils mitrailleurs veillent.

Dans la nuit, quelques rencontres de patrouilles nous permettent de faire des prisonniers.

Le 17 au matin, le régiment est relevé par le 331^e et va se reformer dans le bois de Beaumarais.

Sous le commandement du lieutenant-colonel Peyrotte, le 46 venait d'avoir un beau succès. Malgré les difficultés du terrain et le feu meurtrier de l'artillerie et des mitrailleuses, il avait enlevé dans un élan magnifique la première position ennemie et avait su s'y maintenir malgré la violence des contre-attaques.

Malheureusement nos pertes étaient lourdes : 15 officiers et 800 hommes.

LE SECTEUR DE L' AISNE.

Après l'attaque d'avril, le régiment reste en réserve quelques jours dans le bois de Beaumarais, puis revient relever le 331^e dans son secteur d'attaque. Il continue l'organisation des tranchées vaillamment conquises, du 25 avril au 6 mai.

Avec un courage inlassable, le 46^e travaille sous les bombardements ennemis, très violents surtout dans la région de la route 44.

Après quelques jours de repos à Arcis-le-Ponsart, il relève le 82^e dans le secteur de la Miette. Ce séjour du 15 juin au 10 juillet est très pénible. De fortes pertes sont infligées par le tir des canons lourds et par les coups de main répétés de l'adversaire. On ne peut pas construire des abris solides, car l'eau est à fleur de terre.

Le soir même de la relève, une attaque de « Stosstrupp » se déclenche sur nos lignes. Elle est victorieusement repoussée à la grenade. Et durant tout le séjour, l'ennemi exécute de nombreuses tentatives, précédées par de violents bombardements par grosses torpilles et obus à gaz. Nous avons des morts, des blessés, nos pertes, surtout, sont lourdes en officiers, mais pas un homme ne reste aux mains de l'ennemi et le secteur de la Miette est intégralement conservé.

Quelques jours de repos à Hourges-Unchair, Vandeuil, et le régiment va occuper le secteur de Chevreux-Corbeny. Il travaille à l'organisation de la position, très difficile, surtout dans la région marécageuse de Tirbach.

En octobre et en novembre, alors que le régiment est en ligne, l'ennemi opère son repli sur l'Ailette, à la suite de la bataille de la Malmaison. Devant le 46, il abandonne la première ligne le 2 novembre.

Nos patrouilles s'en aperçoivent, immédiatement les compagnies s'avancent, s'emparent des tranchées que l'ennemi vient de quitter et qu'il tient encore sous un violent feu d'artillerie. La position de l'Enclume, qu'il ne voulait pas abandonner, lui est enlevée dans une série de violents combats du 2 au 5 novembre.

Le terrain conquis est immédiatement organisé. Les tranchées sont retournées face aux Boches, au contact immédiat de leurs premières lignes et défendues avec acharnement contre toutes les tentatives ennemies.

La citation du commandant d'une des compagnies qui prirent l'Enclume, le lieutenant Ruffiot, dira avec quelle ardeur les soldats du 46, sous les ordres de leurs chefs, donnant l'exemple, s'élancent à l'assaut.

« Lieutenant Ruffiot: Ordre C.A.— Le 2 novembre, s'est élanqué à la tête de sa compagnie vers les tranchées ennemies qui ont été enlevées d'un seul bond. S'est multiplié pour l'organisation en prenant avec calme et sang-froid la disposition la plus judicieuse. Le 5 novembre, a atteint son dernier objectif en dépit d'un violent bombardement A fait preuve de la plus heureuse initiative, d'un mépris absolu du danger et d'une activité qui ne s'est pas démentie un seul instant. »

En décembre, le régiment part au repos aux environs de Paris.

LA BATAILLE DE L'OISE

Dans le calme de la banlieue parisienne, les soldats du 46 goûtent le repos moral nécessaire pour oublier les fatigues imposées par plus de trois années de guerre. L'hiver se termine. Les beaux jours semblent revenir. Mais, avec eux, l'anxiété s'accroît. On sent que l'année 1918 va être décisive. Pour la lutte finale, de grands combats vont s'engager. L'ennemi va tenter une dernière fois la chance des batailles, il va concentrer tout son effort sur une partie d'un front depuis trois ans inébranlable, il va chercher la percée. Le 5^e C. A. attend prêt, à parer toute éventualité.

Dans la nuit du 21 au 22 mars, c'est l'alerte. Le front britannique a été rompu.

Des camions automobiles emportent le 46 vers l'Oise. Il est chargé avec tout le 5^e C. A., suivant l'ordre de son chef, le général Pellé, « de protéger le cœur de la France en barrant aux Allemands la route de Paris. »

Le 46 débarque à Dives et à Guy.

Le débarquement n'est pas encore terminé qu'il doit se porter en toute hâte sur Fréniches et la cote 50. C'est une marche pénible. On n'a pas de chevaux ; les mitrailleuses, les canons de 37 sont traînés à bras d'hommes pendant vingt kilomètres, et le régiment doit traverser les débris des troupes britanniques qui refluent en désordre.

Dans la nuit, le 46^e atteint ses positions de combat. Des patrouilles sont faites pour connaître la situation de l'ennemi. Au cours de l'une d'elles, l'adjudant Patte est blessé par un groupe d'Allemands revêtus de l'uniforme français.

Nous sommes en rase campagne. Toutes les anciennes lignes fortifiées sont, depuis plusieurs jours, aux mains de l'ennemi. La percée est faite. Et, dans cette bataille qui est pour lui la dernière espérance, l'Allemand a concentré tout son effort.

Le 1^{er} bataillon, sous les ordres du commandant Lelandais, occupe Flavy-le-Meldeux. C'est sur lui que la première attaque se déclenche, le 24 mars après-midi. Elle est arrêtée et fixée à 300 mètres de notre ligne.

Mais, le soir, le front du 4^e RI. ayant cédé à notre droite, nous devons nous replier jusqu'à la Belle-Etoile après un combat pied à pied.

Dans la nuit un nouvel ordre de repli arrive. Le 2^e bataillon protège le mouvement et couvre ce repli.

Au matin du 25 mars, le régiment est en position à Béthancourt, cote 81. L'ennemi attaque en masses considérables. Malgré la vaillance du 1^{er} bataillon qui le défend, le château de Béthancourt, situé sur une hauteur, tombe. Une contre-attaque nous le rend. Mais les Allemands attaquent encore. Avec un héroïsme farouche, le 1^{er} bataillon résiste. Ses mitrailleuses sèment la mort dans les vagues ennemies. Mais peu à peu le nombre de défenseurs diminue et le flot des assaillants monte toujours.

Brave jusqu'à la témérité, le commandant Lelandais est grièvement blessé. Le lieutenant Casenave, un jeune saint-cyrien qu'une grave blessure, reçue à Vauquois, a mutilé, et qui, affecté à un état-major, a demandé à revenir au régiment, tombe mortellement frappé.

Casenave avait dit la veille : « Ils auront peut-être notre peau, mais nous aurons les leurs auparavant. » Ce jeune héros avait tenu parole. Debout sur la ligne de feu, il allait d'une pièce à l'autre, dirigeant le tir de ses mitrailleuses qui semaient le désarroi dans les rangs allemands, y faisant des ravages énormes. Mais tant de courage doit coûter la vie au valeureux officier. Casenave est frappé en pleine tête par une balle ennemie.

La lutte est inégale. Peu à peu, les défenseurs tombent. Il n'y a plus d'officiers. Le flot ennemi submerge les débris du 1^{er} bataillon. Le château de Béthancourt est repris par les Boches.

Le 3^{ème} bataillon, sous les ordres du commandant Sainneville, en position à la cote 81, est aussi débordé. Après une lutte acharnée, il se replie sur Muirancourt en faisant payer cher aux Allemands chaque mètre de terrain.

Avec les éléments du régiment qui restent, une nouvelle ligne est établie : château de Muirancourt, village de Muirancourt, Eperon de Rimbercourt. Les unités sont mélangées, mais avec une énergie farouche la nouvelle ligne résiste pendant des heures.

Vers le soir, une violente attaque ennemie se déclenche. Le front est rompu. Mais, grâce au dévouement de quelques fractions isolées, en particulier du lieutenant Bres, avec les sapeurs et quelques pionniers régimentaires, le lieutenant-colonel peut enrayer un instant l'avance ennemie et marquer un temps d'arrêt qui permet une réorganisation relative.

Le régiment, après avoir vaillamment résisté sur le canal du Nord, va se regrouper dans la nuit à Lagny, sous la protection de détachements anglais.

Le lendemain, le 46, en réserve de D. I. à Scaucourt, et reformé pendant la nuit, est engagé dès les premières heures du jour pour prolonger et renforcer le 144^e qui est passé en première ligne.

Les Boches progressent sur la montagne de Lagny et occupent le bois de Porquéricourt. La situation devient très grave. Vers midi, le 46, avec les éléments encore disponibles, tente sur le bois de Porquéricourt une contre-attaque désespérée qui s'arrête aux abords.

A 16 heures, toute la ligne de combat du 46^e et du 144^e, prise à dos par le feu des mitrailleuses de la montagne de Lagny et violemment attaquée, est rompue. Il faut à tout prix couvrir le Piémont où doit s'étayer notre nouvelle ligne de défense.

Le lieutenant-colonel rassemble les restes de son régiment dans une ancienne tranchée boche barrant la route Dives-Plémont. Et là, les quelques braves du 46^e qui sont indemnes encore, électrisés par l'exemple de leur chef qui fait le coup de feu comme un simple tirailleur, en première ligne, parviennent à arrêter la marche des Allemands qui débouchaient de Plessis-Cacheleux.

A la nuit, l'attaque ennemie est définitivement enrayée.

Le lendemain 27, le lieutenant-colonel reçoit l'ordre de démasquer la position de Piémont occupée par le 159^e R. I. et va reformer le régiment à Mareuil-Lamotte.

Pendant ces quatre journées d'opérations, le 46, avec des moyens incomplets, a combattu nuit et jour, sans arrêt, ne cédant le terrain que pied à pied à un ennemi dix fois supérieur en nombre. Ses pertes sont sensibles, mais celles infligées à l'ennemi sont énormes.

L'avance allemande a été considérablement ralentie. L'action personnelle des officiers de tous grades a ajouté une page particulièrement glorieuse aux annales du régiment.

Et si la telle ténacité du 46, durant ces durs combats, est chèrement payée, la belle citation suivante à l'ordre de la III^e Armée, de son chef, le lieutenant-colonel Peyrotte, reconnaît et récompense l'effort de tous :

« Au cours des combats récents, par sa crânerie superbe et les dispositions judicieuses qu'il a su prendre à temps, a rempli jusqu'au bout la mission particulièrement difficile qui lui a été confiée. En fin de combat, alors que son régiment avait subi de lourdes pertes, a électrisé le courage de ses soldats, restés groupés autour de lui, en prenant un fusil pour combattre avec eux sur la ligne de tirailleurs. »

EN ALSACE

En avril 1918, pour la première fois depuis le commencement de la grande guerre, le 46^e d'infanterie se trouve en Alsace reconquise. C'est dans cette province qu'il y a près de trois siècles le « Mazarin Français » recevait le baptême du feu, sur les bords du Rhin qui est devenu notre frontière.

Pendant trois mois, tout en pansant ses blessures, le régiment occupe différents secteurs, travaille à l'organisation des positions, exécute et repousse des coups de main et, en même temps, a l'honneur d'« informer » un régiment américain, le 128^e, du Wisconsin, de la pratique de la guerre.

Et nos soldats et ceux de la libre Amérique occupent ensemble les divers centres de résistance du secteur de Saint-Ulrich, dans une belle fraternité d'armes.

Pendant ce séjour, le 31^e bataillon de tirailleurs sénégalais est adjoint au régiment qu'il ne quittera plus jusqu'à la fin de la campagne.
Fin juin, le 46 est relevé et, le 1^{er} juillet, est embarqué pour le Nord.

LES OFFENSIVES FINALES

a) En Champagne

C'est la mi-juillet. L'ennemi a pris Château-Thierry et traversé la Marne. On attend sur le front de Champagne une forte attaque ennemie.

Le 46^e, après être resté quelques jours dans la région de Beauvais est amené en Champagne, et débarque dans la région d'Avize (Marne).

Dès son débarquement, il est alerté. La IV^e Armée vient de subir le choc formidable des armées ennemies. Sous les ordres du général Gouraud, les soldats de Champagne ont brisé l'élan des vagues boches, et c'est pour l'Allemagne une défaite dont elle ne se relèvera pas.

Le 46^e bivouaque au mont Gibet. Le 20 juillet, il relève le 53^e dans le secteur de Courmelois ; le 24, il attaque la position de la Voie romaine à la hauteur de Prosnès.

Sous les ordres du commandant Courtes, le 1^{er} bataillon s'élance à l'assaut. Sur un front de 1.500 mètres et une profondeur de 1 kilomètre toutes les organisations ennemies sont enlevées. Les îlots dans lesquels l'adversaire résiste encore tombent un à un dans nos mains ; 30 prisonniers, 7 mitrailleuses légères, un énorme matériel restent entre nos mains. L'ennemi contre-attaque violemment à plusieurs reprises, mais il est repoussé.

La 2^{ème} compagnie s'est particulièrement distinguée. Sous les ordres du lieutenant Brisart, elle atteint ses objectifs dans un superbe élan. Attaquée cinq fois par l'ennemi sur ses positions nouvelles, elle a victorieusement repoussé tous les assauts, ne perdant pas un pouce de terrain conquis ; elle a reçu cette belle citation à l'ordre de la D. I. :

« Sous le commandement de son chef, le lieutenant Brisart, s'est portée magnifiquement à l'assaut d'une position fortifiée qu'elle a enlevée d'un seul élan, capturant 31 prisonniers. Animée de la volonté farouche de maintenir ensuite sa conquête, a résisté superbement à cinq assauts successifs d'un ennemi sans cesse renouvelé, l'obligeant à abandonner la lutte et lui infligeant de lourdes pertes. »

Dans la nuit du 29 au 30, le régiment est relevé. Il va rejoindre le 5^e C. A. qu'il a quitté après la bataille de l'Oise.

b) Sur la Vesle.

Dans la nuit du 30 au 31 juillet, le 46 relève les éléments du 7^e C. A. au sud de Romigny et de Ville-en-Tardenois. Il y a quatre années, l'Allemagne nous déclarait la guerre. Ce quatrième anniversaire va sonner pour elle, lugubre comme un glas. Son agonie commence. Sous les coups répétés des soldats du Droit, l'orgueilleuse nation va voir ses années chanceler et demander grâce.

Le 2 août, l'ennemi bat en retraite, le 46 s'élance à sa poursuite et, malgré la résistance des arrière-gardes, nos éléments avancés atteignent la vallée de l'Ardre.

Le 3, malgré des feux violents, la progression continue ; on arrive à la ferme d'Irval et à Vandeuil.

Le matin du 4 août, Jonchery-sur-Vesle est conquis, et nos soldats atteignent la rive sud de la rivière.

Les passages de la Vesle sont détruits. Sur des passerelles de fortune, la 6^e compagnie, commandée par le capitaine Fonteny, réussit à franchir la rivière et sa vallée marécageuse, large d'au moins un kilomètre.

Mais une violente contre-attaque nous oblige à regagner la rive sud.

Plusieurs fois la traversée est tentée, mais l'ennemi veut maintenir à tout prix cette barrière naturelle entre nos lignes et les siennes, et les quelques éléments qui, avec une ténacité héroïque, cherchent à prendre pied sur la rive nord doivent se replier.

Le 5 août, une section de la 7^e compagnie, commandée par le lieutenant Danteny, accomplit des prodiges de valeur en forçant le passage de la rivière. Cette poignée d'hommes s'élance sur les mitrailleurs boches surpris et les force à fuir. Mais bientôt attaquée par un adversaire nombreux et qui, jugeant la faiblesse de l'effectif qui a pu traverser, croit pouvoir la saisir comme une proie, la section se replie sans laisser un prisonnier aux mains de l'ennemi.

Une citation à l'ordre du Corps d'Armée récompense la bravoure de la 2^e section de la 7^e compagnie :

« La 2^e section de la 7^e compagnie du 46^e d'infanterie, sous le commandement du lieutenant Danteny, est parvenue, le 5 août 1918, à traverser la Vesle sous des feux violents et à se maintenir pendant quelque temps sur la rive nord malgré les contre-attaques d'un ennemi supérieur en nombre. Très éprouvée, a eu son chef grièvement blessé à sa tête. »

La 9^e compagnie qui déjà, à Bouchavesnes, s'était couverte de gloire, commandée successivement par le lieutenant Ruffiot, les sous-lieutenants Lefaure et Bertrand, tente deux fois de gagner la rive nord sans aucun moyen de passage qu'un arbre abattu par les obus, et accomplit des miracles d'héroïsme. Sur la Croix de Guerre de son fanion, déjà gagnée dans la Somme, l'étoile d'Or du Corps d'Armée va s'ajouter pour cette belle citation à l'ordre du jour. »

« La 9^e compagnie du 46^e régiment d'infanterie, sous les ordres successifs du lieutenant Ruffiot, du sous-lieutenant Lefaure et du sous-lieutenant Bertrand a, le 5 août 1918, à deux reprises différentes, forcé le passage de la Vesle, sous de violents tirs d'artillerie et de mitrailleuses, lui ayant occasionné des pertes sérieuses, pris et conservé pendant plusieurs heures le contact de l'ennemi en position, lui faisant des prisonniers au cours de corps à corps acharnés. Par sa vaillante action offensive, a fourni des renseignements précis sur les forces et les dispositions de l'ennemi. »

L'élan des hommes du 46^e a été si vigoureux que l'ennemi déclare dans son communiqué officiel du 6 : « Les Français se sont lancés hier à l'attaque, au nord de Jonchery, avec de grandes forces. »

Cette phrase des Allemands est un éloge pour le régiment, puisque le courage, le mordant, la ténacité héroïque de quelques éléments ont donné durant toute une journée à l'adversaire l'impression d'une grande attaque.

Ces opérations énergiques de nos éléments avancés ont montré que les Allemands étaient décidés à tenir la ligne de la Veste, et qu'ils y avaient de grandes forces et non seulement des arrière-gardes.

Le haut commandement donne l'ordre de suspendre les attaques et d'organiser le terrain.

Pendant près de deux mois, sur les pentes sud de la Vesle et à Jonchery, où pas un de nos mouvements ne peut échapper à l'ennemi, les unités du régiment travaillent avec acharnement à l'organisation du terrain conquis, en vue de nouvelles attaques, sous les rafales continues de l'artillerie allemande. Le jour, toute circulation et tout travail sont impossibles. La nuit, ce sont des concentrations énormes d'obus asphyxiants, et particulièrement à ypérite, qui nous causent d'assez grosses pertes, surtout au 31^e bataillon sénégalais, qui est adjoint au régiment.

c) La Suippes

Le repli allemand est imminent. C'est la fin septembre, l'ennemi ne peut plus résister longtemps aux attaques continuelles qu'il subit. Son front craque en maints endroits.

Sur la Vesle notre commandement décide d'attaquer.

Le 46 est en soutien dans le secteur de Jonchery.

Le 3^e bataillon est mis à la disposition du 89^e qui va donner l'assaut.

Le 30 septembre, à l'heure fixée, le régiment s'élance.

Notre 3^e bataillon, marchant avec le 89^e, atteint la montagne du bois Gilbert, capturant 15 prisonniers, 15 mitrailleuses et un canon.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre, tout le régiment passe en première ligne, tenant tout le front de la division et, le lendemain, enlève d'un élan superbe la crête dominant Hermonville. Quelques temps après, il atteint Hermonville, Cauroy et la route 44 ; le soir, nos avant-postes sont à 100 mètres au sud du canal de l'Aisne à la Marne.

Derrière cette ligne de défense, l'ennemi veut résister. Les compagnies Pouret et Visconti forcent le passage du canal et du ruisseau de Loivre et s'installent sur la rive nord.

Le 4, pour élargir notre tête de pont, une attaque est déclenchée. Les objectifs sont atteints et trois contre-attaques repoussées. L'ennemi laisse entre nos mains 15 prisonniers et des mitrailleuses.

Plusieurs jours de combat ont creusé des vides dans nos rangs. Malgré les pertes et la fatigue, le 46 pousse en avant avec énergie et, le 5, il atteint Berméricourt, Sainte-Marie-Ferme et la route Merlet-Orainville, bordant la Suippes.

Dans la nuit, quelques reconnaissances passent sur la rive nord de la rivière.

Le lendemain matin, 6 octobre, trois compagnies parviennent à franchir la Suippes par une infiltration extrêmement pénible sous le feu ennemi, avec un passage de fortune.

Dans l'après-midi, elles attaquent Bertricourt, soutenues par toute l'artillerie de la division qui a été mise à la disposition du régiment.

Au cours de cette attaque, un officier du 3^e bataillon, le lieutenant Bertrand, se conduisit en héros. Envoyé en liaison par le chef de bataillon auprès de la 10^e compagnie, il veut prendre une part active à la lutte. Il faut réduire pied à pied les nids de résistance qui arrêtent la marche d'un peloton. Le lieutenant Bertrand saisit des pétards allemands et, suivi du caporal Mentel, fonce, sur une mitrailleuse ennemie. Une telle audace en impose aux Allemands. Ils fuient. Des servants restent. Le lieutenant les tue sur leur pièce et s'empare de la mitrailleuse. Il veut renouveler son exploit, mais visé de tous côtés par un ennemi qui s'est ressaisi, il tombe criblé de balles ainsi que le caporal Mentel.

Son sacrifice n'est pas vain. Bertricourt est conquis à la tombée de la nuit par nos soldats. 85 prisonniers sont restés entre nos mains ainsi que quantité de mitrailleuses.

Le lendemain, 7 octobre, dès l'aube, après une violente préparation d'artillerie, les Allemands, en forces considérables, attaquent le village. Le combat est acharné. Succombant sous le nombre, nous sommes obligés d'abandonner Bertricourt. Mais l'ennemi ne peut nous rejeter de l'autre côté de la Suippes, et nous conservons le passage de la rivière.

Le 8, une nouvelle attaque ennemie sur notre tête de pont d'Orainville est repoussée.

Le 46 est relevé la nuit suivante.

Durant sept jours, avant-garde de la division, le régiment de La Tour d'Auvergne a brillamment combattu. L'acharnement dans l'attaque, l'ardeur et l'endurance dans la poursuite, voilà les qualités dont il a fait preuve dans ces offensives, comme il avait su montrer, lors des durs combats de l'Oise, sa ténacité et son esprit de sacrifice.

La belle citation suivante, à l'ordre de la V^e Armée, récompense le 46 de tant d'efforts et de dévouement,

« Vaillant régiment qui, depuis le début de la campagne, tant en Argonne qu'à Vauquois, dans la Somme, sur l'Oise, en Champagne et dans l'Aisne, a fait preuve d'une ténacité farouche dans la défensive et d'une inlassable ardeur dans l'offensive. Renforcé par le 31^e bataillon de tirailleurs sénégalais, sous l'impulsion énergique de son chef, le lieutenant-colonel Peyrotte, vient, du 30 septembre au 8 octobre 1918, de soutenir pendant 7 nuits et 7 jours consécutifs, la poursuite acharnée de l'ennemi, le forçant à reculer de plus de 6 kilomètres, le rejetant au nord de la Suippes, lui occasionnant de lourdes pertes et capturant plus de 200 prisonniers et un nombre important de mitrailleuses. A repoussé de puissantes contre-attaques destinées à le refouler au sud de la rivière, se cramponnant au terrain conquis. » (Décision du G. Q. G. n° 38.318 du 23 novembre 1918.)

d) Passage de l'Aisne.

Après quelques jours de repos, le 46 est chargé, le 12 octobre, de déboucher de la tête de pont de Berry-au-Bac, conquise par la 9^e division, et d'ouvrir le passage de l'Aisne à la 10^e division, vers Guignicourt.

Le régiment traverse la rivière et progresse vers Prouvais, en manœuvrant. L'avance est difficile, à découvert sur ce terrain plat. Pourtant, dans la soirée du 12, Prouvais et sa butte sont enlevés.

Le 13, le village de la Malmaison est conquis à son tour. Nous faisons des prisonniers et prenons un matériel considérable.

Des soldats français et italiens, capturés par l'ennemi au cours de ses offensives, qui travaillaient en arrière des lignes, ont la grande joie de se voir délivrés par leurs frères d'armes.

Le 14 et le 15, la résistance de l'ennemi s'accroît; mais la marche en avant se poursuit toujours. Nous enlevons le bois des Godfrains, puis la progression continue dans la zone boisée et une première attaque sur le bois en T, en avant de la solide Hunding-Stellung, est arrêtée par l'adversaire.

Le 10, après une préparation d'artillerie, l'attaque est reprise, deux compagnies s'emparent du bois en T, et le régiment pousse ses avant-postes jusqu'au chemin la Selve-Nizy-le-Comte. Le contact est pris avec la ligne Hunding.

Dans la nuit du 16 au 17, le régiment est relevé de la première ligne. Pendant ces cinq journées de combat, il a capturé de nombreuses mitrailleuses et un matériel important. L'entrain de tous a été admirable. Malgré le mauvais temps, les difficultés de ravitaillement,

le manque d'eau, car l'ennemi avait systématiquement détruit tous les puits, nos soldats, pleins de courage, ont toujours poussé vers l'avant avec énergie.

Ils savaient que de leurs efforts, que le succès couronnait, allait jaillir la grande victoire finale, sur un ennemi dont l'agonie commençait et dont l'anéantissement se rapprochait d'heure en heure.

e) La Hunding-Stellung et la poursuite jusqu'à l'armistice.

Du 17 au 21, le régiment est au repos à Prouvais et dans les bois voisins.

Dans la nuit du 21 au 25, il prend ses emplacements de départ à l'ouest de Nizy-le-Comte. Il va attaquer la « tranchée de la Banlieue », un élément de la solide Hunding-Stellung, à laquelle l'ennemi travaille depuis 1917 : deux tranchées d'une extrême solidité précédées par 80 mètres de fil de fer.

Le 25, à 8 heures, le 2^e bataillon, sous les ordres du commandant Barrière, s'élançait derrière le barrage roulant. Il doit s'arrêter sous le feu des mitrailleuses de la Hunding et de l'artillerie ennemie. Néanmoins toutes les avancées de la position ont été conquises, et notre ligne est à 300 mètres de la tranchée allemande. Le 46 a fait 42 prisonniers, appartenant à deux régiments différents.

On organise le terrain conquis. Pendant la nuit, des patrouilles vont jusqu'au fil de fer ennemis. Au cours de l'une d'elles, des officiers français et italiens, évadés devant nos positions, sont recueillis.

Le lendemain 26, une nouvelle attaque contre la Hunding a lieu. Mais les brèches tout à fait insuffisantes faites par notre artillerie ne permettent pas de franchir le réseau allemand ; les pertes sont sévères.

L'organisation du secteur commence en attendant un nouvel assaut. Des indices d'un prochain repli ennemi, ont été recueillis.

Le 5 novembre, le 1^{er} bataillon attaque la Hunding et s'empare des lignes allemandes. Le troisième bataillon le dépasse et, avant-garde de la division, atteint la ligne Haut-Moulin-Ferme de Val-Roy. Le soir, nos éléments avancés sont au nord de Waleppe.

L'ennemi fuit.

Derrière lui, des régiments de France, dans l'enthousiasme de la victoire, le poursuivent sans répit. Sous la pluie, le 46^e marche en avant.

Le 6, nous atteignons La Vaugirard, le Moulin-Rouge, la Hardoye, Wadimont. A la Hardoye, à Wadimont, la population civile qui, depuis quatre ans, attendait l'heure de la délivrance, fait à nos soldats un accueil chaleureux.

Le 7, le régiment passe en réserve.

Le 8, il bivouaque au Signal de Marlemont. Le 9, il cantonne à Aubigny-les-Pothées et à Logny-Bogny.

C'est là que le 11 il apprend la signature de l'armistice.

Le jour même, le général Pellé, commandant le 5^e corps d'armée, annonce aux vaillants soldats les conditions essentielles de l'armistice et les félicite de leur courage, que la victoire vient de récompenser.

Pendant plus de quatre années, marchant sur les traces des héros, que l'histoire a glorifiés, La Tour d'Auvergne, Desaix, le 46^e a tenu dans la Grande Guerre la place d'honneur qui lui revenait de par son passé.

Il est resté fidèle à la tradition des grands soldats de l'An II : HONNEUR, DEVOIR, SIMPLICITE.

A l'assaut des lignes ennemies, comme dans la défensive, il n'a jamais failli à sa vieille réputation et a toujours su déployer ses belles qualités militaires qui en ont fait, depuis près de trois siècles, un des plus glorieux régiments de France.

Paris, le 30 juin 1919.

**CITATIONS OBTENUES PAR LE REGIMENT
ET DIVERSES FRACTIONS DU REGIMENT
PENDANT LA GRANDE GUERRE.**

**Citation de la 9^e compagnie du 46^e R. I.
ORDRE DU 5^e CORPS D'ARMÉE N° 30**

Le général commandant le 5^e corps d'armée cite à l'ordre du Corps d'Armée, la 9^{ème} compagnie du 46^e régiment d'infanterie :

« Le 25 septembre 1916, brillamment commandée par le sous-lieutenant Rio, s'est portée à l'attaque d'une façon merveilleuse sous les barrages d'artillerie et les violents tirs des mitrailleuses, a gagné 400 mètres et, malgré des pertes sensibles, a repoussé une contre-attaque ennemie et conservé tout le terrain conquis. »

Au Q. G., le 25 décembre 1916.
Le général commandant le 5^e C. A.,
DE BOISSOUDY.

**Citation de la 2^e compagnie du 46^e régiment d'infanterie.
ORDRE DE LA DIVISION N° 270**

Le général commandant la 10^e division cite à l'ordre de la division la 2^{ème} compagnie du 46^{ème} régiment d'infanterie :

« Sous le commandement de son chef, le lieutenant Brisart, s'est portée magnifiquement à l'assaut d'une position fortifiée qu'elle a enlevée d'un seul élan, capturant 31 prisonniers et 7 mitrailleuses. Animée de la volonté farouche de maintenir ensuite sa conquête, a résisté superbement à cinq assauts successifs d'un ennemi sans cesse renouvelé, l'obligeant à abandonner la lutte et lui infligeant de lourdes pertes. »

Le 7 août 1918.
Le général commandant la 10^e division,
FICHAT.

**Citation de la 9^e compagnie du 46^e régiment d'infanterie
ORDRE DU 5^e CORPS D'ARMÉE N° 84**

Le général commandant le 5^e Corps d' Armée cite à l'ordre du Corps d'Armée la 9^e compagnie du 46^e régiment d'infanterie :

« La 9^e compagnie du 46^e R.I. sous les ordres successifs du lieutenant Ruffiot, du sous-lieutenant Lefaure et du sous-lieutenant Bertrand, a, le 5 août 1918, à deux reprises différentes, forcé le passage de la Vesle sous de violents feux d'artillerie et de mitrailleuses, lui ayant occasionné des pertes sérieuses, pris et conservé pendant plusieurs heures, le contact de l'infanterie ennemie en position, lui faisant des prisonniers, au cours de corps à corps acharnés. Par sa vaillante action offensive, a fourni des renseignements précis sur les forces et les dispositions de l'ennemi. »

Au Q. G., le 19 août 1918.
Le général commandant le 5^e C. A.,
PELLE.

Citation de la 2^e section de la 7^e compagnie du 46^e R. I.
ORDRE DU 5^e CORPS D'ARMÉE N° 85

Le général commandant le 5^e Corps d'Armée cite à l'ordre du Corps d'Armée la 2^e section de la 7^e compagnie du 46^e R. I. :

« La 2^e section de la 7^e compagnie du 46^e R. I., sous le commandement du lieutenant Dantheny, est parvenue, le 5 août 1918, à traverser la Vesle sous les feux violents, et à se maintenir pendant quelque temps sur, la rive nord, malgré les contre-attaques d'un ennemi supérieur en nombre. Très éprouvée, a eu son chef grièvement blessé à sa tête. »

Au Q. G., le 22 août 1918.

Le général commandant le 5^e C. A.
PELLE.

Citation du 46^e régiment d'infanterie
ORDRE DE LA 5^e ARMÉE N° 427

Le général commandant la 5^e Année cite à l'ordre de l'Armée le 46^e régiment d'infanterie :

« Vaillant régiment qui, depuis le début de la campagne, tant en Argonne qu'à Vauquois, dans la Somme, sur l'Oise, en Champagne et dans l'Aisne, a fait preuve d'une ténacité farouche dans la défensive, et d'une inlassable ardeur dans l'offensive. Renforcé par le 31^e bataillon de tirailleurs sénégalais, sous l'impulsion énergique de son chef, le lieutenant-colonel Peyrotte, vient, du 30 septembre au 8 octobre 1918, de soutenir pendant sept nuits et sept jours consécutifs, la poursuite acharnée de l'ennemi, le forçant à reculer de plus de six kilomètres, le rejetant au nord de la Suippes, lui occasionnant de lourdes pertes et capturant plus de 200 prisonniers et un nombre important de mitrailleuses. A repoussé de puissantes contre-attaques destinées à le refouler au sud de la rivière, se cramponnant au terrain conquis. »

(Décision du G. Q. G. N° 38.318 du 23 novembre 1918.)

Q. G., le 28 novembre 1918.

Le général commandant la 5^e Armée,
GUILLAUMAT.

Le Drapeau du 46^e RI



Le 46^e RI à Fontainebleau

